

A Monsieur, Monsieur le Conte Johan de Nassau,  
mon bien bon Frère

7 Mei 1574

IX

## Toelichting

Deze brief is geschreven na den slag op de Mookerheide, waar de graven Lodewijk en Hendrik van Nassau en hertog Christoffel van de Palts het leven lieten.

De Prins was zeer onder den indruk van deze verliezen; zijn liefste broeder en drie van de beste aanvoerders waren hem ontvallen. Dat hij allerlei politieke mogelijkheden overwoog, en de Duitsche hulp nooit heelemaal uitschakelde, ziet men duidelijk. Men moet bij de lectuur ook bedenken, dat de Prins intusschen Calvinist was geworden.

De geschiedenis van dezen brief is op zichzelf interessant. Hij werd onderschept en kwam ten slotte in handen van Willem Lodewijk, toen stadhouder van Friesland, die hem in 1593 aan Maurits, zijn neef en vriend, zond met een aardig briefje dat Groen, Archives I, 4, p. 386, niet geheel volledig, afdrukte.

Aan het uiterlijk van den brief ziet men hoe moeilijk de verzending moet geweest zijn. Wat hier negen bladzijden druk is, werd geschreven op anderhalve bladzijde folio in heel klein schrift. De brief is zeer klein opgevouwen geweest en heeft blijkbaar genaaid gezeten in 't een of ander kleedingstuk, want hij is met gaatjes doorboord. Twee fraaie lak-cachets sieren nog 't adres.

Monsieur mon Frère,

Le dernier jour du mois passé, j'ay receu voz lettres du 25<sup>e</sup> d'icelluy et suis esté bien marri d'entendre par icelles que, nonobstant toutes voz bonnes diligences, n'avez toutesfois sceu entendre aulcune certitude de l'estat et disposition de monsieur le duc Christophore <sup>1)</sup>, ny de Messieurs mes frères <sup>2)</sup> et, à la verité, on faict grand tort à vous et à moy de nous céler leur mort, si avant qu'il a pleu au Seigneur Dieu d'en disposer ainsy, vous vueillant bien assurer que ceste dissimulation apporte plus d'intérêt que de soulaigement à toute la cause, et en mon particulier, j'en reçois bien grand blasme, estimantz tous ceulx qui s'en enquestent de moy que pour quelcque deffiance, je leur cèle la verité et s'imaginantz cest deffiance, chacun en parle à son plaisir, tenantz la plus part par telle dissimulation les affaires du tout perdues et hors d'espoire. Je vous confesse qu'il ne m'eust sceu venir chose à plus grand regret, si est ce que tousiours il nous fault conformer à la volomé de Dieu et avoir regard à sa divine providence, que celluy qui a respandu le sang de son filz unique pour maintenir son église, ne fera rien que ce qui redondera à l'avancement de sa gloire et maintenant de son église, oires qu'il semble au monde chose impossible. Et combien que nous tous viendrions à mourir et que tout ce povre peuple fusse massacré et chassé, il nous fault toutesfois avoir ceste assurance que Dieu n'abandonnera jammais les siens dont voyons maintenant si mémorable exemple en la France, où après si cruel massacre de tant de seigneurs, gentilzhommes et aultres personnes de toutes qualitez, sexe et eaige et que chacun se proposoit la fin et une enthière extirpation de tous ceulx de la religion et de la religion mesme, nous voyons ce néantmoins qu'ilz ont derechieff la teste élevée plus que jammais, se trouvant le Roy <sup>3)</sup> en plus de peines et fascheries que oncques auparavant, espérant que le seigneur Dieu, le bras duquel ne se racourcit point, usera de mesme puissance et miséricorde envers nous.

Or, pour changer de propos, et vous faire entendre l'estat et disposition des affaires de par deça depuis la dicte deffaicte, pouvez estre asseuré, que tout le peuple de ces quartiers en a esté grandement effrayé et de tant plus pour veoir les coeurs et couraiges de noz ennemis tellement enfléz qu'ilz se délibèrent avecq toute leur puissance, laquelle facilement et parlant humainement, sans courir dangir ilz peuvent joindre, invahir tout ce pays, en quoy ilz ne s'abusent du tout, car s'il y at peuple au monde qui plustost se résiouit de quelques bonnes nouvelles, aussy n'y at son pareil qui pour quelcque sinistre accident plustost est abbatu, de sorte que je les voys en telles perplexité, qu'ilz ne sçavent que faire, ny à quel bout commencer, estimans estre du tout perduz sans qu'il y at plus aulcun moien de secours.

Il survient encoires ce malheur que le nouveau gouverneur<sup>4</sup>), comme j'entens, faict publier ung pardon bien ample, pardonnant toutes choses passées et à tous, exceptant seulement 14 ou 15 personnes. Je vous laise penser, si parmy ceste diversité d'occurrences et contrarité de noz affaires, il n'y aura par deça plusieurs qui se laisseront aller à achepter ce pardon ou pour le moins seront plus froidz et rétyffz à mettre l'orde requiz aux affaires, par quoy il seroit bon pour obvier à tous inconveniens de penser à quelcques moiens propres à les reconforter.

De mon costel vous pouvez estre asseuré que je feray à cest effect le debvoir aultant qu'en moy sera, et comme j'ay faict jusques icy, prévoyant clèrement que si ce pays est une fois abandonné et remis au joug et sous la tyrannye des Espaignolz qu'en tous aultres pays la religion s'en ressentira merveilleusement, voire, en parlant humainement, sera en termes d'estre à jammais desracinée, sans qu'il en apparostras quasi une estincelle.

Les Allemans se pourroyent avecq le temps bien appercevoir du dommage, comme aussy feront les Anglois, qui s'attendant aux évènement et isues de noz affaires ont, comme ilz estimoient par

grande prudence tousiours voulu temporiser, et les pouvres Franchoyz, qui de si franche volonté ont derechief prins les armes pour le faict de la religion, seront en plus grandes perplexitéz, car advenant, que Dieu ne vueille, la perte de ce pays, faict bien à craindre que le roy de France fera nouvelle ligue avecq le roy d'Espagne, pour tout en ung coup, s'ilz peulvent, extirper ceste religion. Et de ma part, je tien que le samblant qu'ont faict les roys de France et de Pologne <sup>s</sup>) de nous favoriser et aider soit esté plus pour crainte qu'ilz avoient que le duc Christophore et mes frères se fussent jointtz avecq ceulx de la religion en France que pour aulcun bien, qu'ilz nous veuillent. Or, comment que ce soit, il nous fault trouver quelcques moiens d'estre assitéz, d'aultant qu'à la longue ne pourrions subsister ny porter si grans fraiz et despens, qui me faict vous prier de la mellieure affection qu'il m'est possible, d'employer tout vostre entendemens et voz cinq sens à y trouver quelque remède convenable. Et à mon advis seroit le plus prompt que les princes d'Allemaigne eussent voulu advancher une bonne somme de deniers, pour faire une juste levée, tant d'infanterie que de cavallerie, et que cependant l'on practycqua vers le roy de France, afin que Sa Maté. soit contente d'entrer en ferme accord avecq ses subjectz, leur permettant exercice libre de la religion avecq bonne seureté, convertissant ses forces avecq celles du roy de Poloingne et de ceulx de la religion, contre le roy d'Espagne, et la levée qui se feroit en Allemaigne, viendroit aussy à son ayde et secours, ce qui se feroit tant plus seurement, d'aultant que le roy d'Espagne de se doubteroit jammais que telle lévee se feroit contre luy pour le service du roy de France, et pour tant plus à cela encouraiger le roy de France, que les princes d'Allemaigne luy promectent qu'accordant la religion avecq le libre exercice d'icelle à ses subjectz, qu'ilz feront une ligue avecq luy, pour l'ayder et deffendre contre et envers tous ceulx qui pour ceste cause le vouldroyent oultraiger et courir sus. D'aultre part il me semble qu'on pourroit bien mener ce pays si avant qu'il se mectront

entièrement soubz la protection, institutions et ordonnances du Saint Empire, contribuant aultant que trois Electeurs<sup>6</sup>) et faisant quelcque ligue avecq les villes de Hanssen<sup>7</sup>), ainsy qu'ilz trouveront convenir, en mectant en avant quelcque aultre moien dont vous pourrez adviser, car je vous veulx bien confesser ouvertement, que j'ay la teste tellement étourdie d'une si grande multitude d'affaires et mesmes de regret et mélancolie pour la perte de monsieur le duc Christophore et de mes frères, lesquelz je tiens assurément mortz que je ne sçay à grand peine ce que je faiz. Et toutesfois si la volonté du Seigneur a esté telle, nous le debvons porter patiemment. Et à ce regard, pour ne retourner à ce triste subiect, je viendray à respondre à vos dictes lettres qui consistent en trois pointtz ou demandes, assçavoir en premier lieu quel chieff ou commissaire général se pourra eslire et mectre pour la gensdarmerie par de là; pour le second, quelle bestallinge<sup>8</sup>) et assurance qu'on leur voudroit donner; et pour le troisieme par où on pourra passer avecques les gens tant de pied qu'à cheval.

En satisfaction desquelz pointtz, je vous diray premièrement, quant à ce qui touche le chieff, il est plus que nécessaire qu'il y ait ung pour conduire et mener les troupes tant Allemandes que Françoises et Walonnes, mais je ne cognois aucuns, puisque nous sommes privéz de ceulx, sur lesquelz j'avois basty tout mon fondement et tout mon espoir, car quant à vous, oires qu'en verité il n'y auroit personne plus propre et idoine, si est-ce que jammais je ne vous oserois importuner, sçachant fort bien qu'il n'y auroit aucune raison de mectre toute nostre maison en hazard de se perdre.

Aussy est il nécessaire qu'il y ait tousiours quelcque ung par delà qui tienne correspondance, tant avecq les princes d'Allemagne, qu'aultres potentatz et villes, ce que personne ne peult mielx faire que vous, tant pour l'entière affection, que je sçay que vous avez à ceste nostre juste cause, qu'aussy pour ce qu'estez fort bien imbu de la pluspart de noz affaires, ayant

mesmes cognoissance de ce qui s'est traicté avecq les roys de France et de Poloingne, la reyne d'Angleterre <sup>9</sup>), les aultres princes et villes, et aussy sur le faict de la Ligue, qui est bien le principal poinct et lequel, si avant que bientost il se pourroit mectre en train, nous apporteroit fort grand soulagement.

Je sçai qu'il y at plusieurs bons et vaillans cheffs d'armée en Allemaigne, mais celluy qui nous seroit duisable, fauldroit qu'il eust nostre faict à coeur et qu'il en fisse estat comme si c'estoit son propre faict sans estre aulcunement addonné à son particulier. D'aultre part seroit requiz qu'il eust cognoissance de la langue françoise, or à cela je ne trouverois personne plus idoine que le couronnel Zwendy <sup>10</sup>), mais je cognois assez que ne le pourons avoir, seulement je le diz par exemple, afin que puissions choisir ung, approchant des qualitéz dudict Zwendy, le plus près que faire ce pourra. J'en avois dénommé aulcuns à Stenzel <sup>11</sup>), pour vous en faire rapport, et entre aultres le conte Ulraert de Mansfelt <sup>12</sup>), le conte de Barby <sup>13</sup>), le marischal de Hessen <sup>14</sup>), George van Holl <sup>15</sup>), Dietz van Scoonberg <sup>16</sup>), ne cognoissant pour le présent aultres.

Quant aux princes, je ne sçay nulz qui en vouldroient prendre la peine, et de tous ceulx que j'ay dénommé, n'y at aulcun qui sçaiche la langue franchoyse que Dietz van Schoonbergh, et comme je ne sçay aulcun qui nous seroit plus duisable, aussy si avant qu'il s'y vouloit employer, je ne vois occasion quelconque qui nous debvroit empescher de l'accepter, si ce n'estoit pour ce qu'il pourroit estre en mauvais mesnaige avecq monseigneur le conte Palatin <sup>17</sup>) ou bien avecq les contes, pour le faict de Bitsch <sup>18</sup>), ou pour ce qu'il est au service du roy d'Espagne ou aultre semblable raison et toutesfois je remectz le tout à vous et aux aultres noz seigneurs et amiz et me samble qu'il ne sera que bon d'en avoir aussy l'advis de monsieur Dathenus <sup>19</sup>).

Il m'est depuis venu en pensée encoires ung aultre moyen et c'est puisque monsieur le prince de Condé <sup>20</sup>) — comme j'ay entendu — est arrivé à Heydelbergh, de luy faire entamer quel-

cque chose sur ce propos et par ung tiers, non pas comme venant de vous, sonder s'il ne voudroit accepter la charge de mener les gens de guerre vers ce pays, luy donnant Dietz van Scoonbergh ou aultre pour lieutenant. Et pour à ce tant plus inciter ledict seigneur Prince, serviront de luy alléguer combien en cela il pourroit avancer les affaires de la France. Car premièrement il mectra le Roy en grande jalousie, d'aultre part estant icy, il peult à toutes heures avoir nouvelles et advis de France. Il se peult beaulcoup plus aisément retirer en la France, soit à la Rochelle ou aultre part, quand il verra le temps et le trouvera requiz. D'icy il peult traicter avecq les Allemans en cas qu'il veult faire quelque levée, s'il treuve convenir. Il peut équiper navires pour le secours de ceulx de la Rochelle ou aultres de la France, en quoy grâces à Dieu, avons de bons et grans moyens de l'ayder et assister. Il obligera tout ce pays à luy faire service et secours et à ceulx de son party. Si le roy de France veult faire quelcque traicté avecq ceulx de ce pays et vueillant à nostre secours envoyer soldatz et navires, il sera constraint d'y envoyer ledict sieur Prince, à cause que les Estats ne se voudront fier à aultre qu'à luy pour le bon service, qu'il leur auroit fait de leur avoir amené ce secours et forces, et ainsy aura les forces des ennemis en ses mains, et sera respecté et craint du Roy, sans plusieurs aultres commoditéz, qui luy en viendront et à ceulx de la religion en France, comme par semblables inductions luy pourra faire entendre celluy qui luy en tiendra le propos; qui est tout mon Frère, ce que sur ce premier poinct je vous sçaurois dire.

Au regard du deuxiesme poinct qui touche la bestallinge et assurance, je ne vous en sçaurois dire aultre, sinon que premièrement il fault que nous entendons des gens de guerre, quelle assurance ilz demandent n'estant en nostre pouvoir leur donner aultre qu'obligations des Estatz, d'aultant que je me doute qu'il n'y at ville en Allemaigne laquelle voudroit s'obliger pour nous, craignant de tomber en l'indignation, ou de



l'Empereur ou de roy d'Espagne, mais si, avant que les Princes avecq le roy de France, ou celluy de Poloingne nous voudroyent prester leur crédyt pour trois ou quatre mois et au reste se contenter des obligations des Estatz, j'estime qu'il n'y auroit difficulté quelconque de ce costée icy. Quant à la bestallinge, il faudrat regarder de la faire à nostre plus grand advantaige, mais je voys peu d'apparence de la pouvoir obtenir moindre qu'estoit celle de Ernst von Mandelsloo <sup>21</sup>).

Or, puisque l'ennemy at eu tant de loisir pour s'armer, il me samble que faisant levée seullement de trois ou quatre mille chevaulx n'y prouffysterons guerres, puisque j'entens l'ennemy peult mettre six mille chevaulx en campagne, parquoy me sembleroit plus expédient d'assembler les Franchoyes et Walons avecq quelcques pycquenens allemans et mille chevaulx, ou bien sans chevaulx et incontinent les faire encheminer vers Emden, pour faire l'entreprinse de Fernesum, dont par Pompeius Uffkens <sup>22</sup>) vous ay mandé.

Estant aultrement à craindre que, laissant ceulx de Carpen <sup>23</sup>) longuement où ilz sont, ilz ne soient enfin battuez des ennemis ou que les dictes ennemis avecq leur cavallerie ne leur couppent le passage, de sorte que par après, ilz ne pourront gagner la mer. A ceste cause je vous ay envoyé ledict Uffkens qui cognoist tout ce passage, afin qu'il vous imforme de tout, et seroit bon, tout aussystost qu'aurez communiqué avecq luy de regarder, si peultestre l'on sçauroit se saisir dudict Fernesum ou, en cas qu'il n'y auroit moien de s'emparer dudict Fornosum, qu'alors il faudroit regarder où l'on se pourroit embarquer en toute seureté, fust ce vers Embden, vers Bremen ou quelcque aultre part en ces quartiers là. Car de passer par terre icy vers nous, je n'y vois grand apparence, si l'on n'est si fort qu'on puisse tousiours livrer la bataille aux ennemis, et n'y a que ces deux voyes et n'estant le passage par terre du costel de la Meuse présentement faisable pour les raisons susdictes, reste seullement de choisir la voye de la mer, sur quoy il se fault nécessairement résoudre,

et pour prendre ce chemyn ne sera besoing de beaucoup de cavallerie que cependant toutesfois ne pourra que bien servir de faire samblant qu'on en faict grande levée, pour amuser l'ennemy.

Aussy en tout événement ne seroit que bon d'avoir tousiours quatre ou cinq mille chevaulx à la main pour s'en servir aux occasions et moiens extraordinaires que le Seigneur Dieu nous vouldroit envoyer ou quant il plaisroit aux princes se résouldre de nous ayder que alors les dictz chevaulx nous viendroient fort à propos.

Quant à l'argent, les Estatz, estans présentement assemblez, m'ont accordé la somme de cent et cinquante mille florins par mois, six mois durant ou si longuement qu'il sera besoing qui est à la verité une belle et grande somme et m'esbahys qu'après tant de foulles et desgast du pays, ilz le peuvent encoires trouver. Et ce néantmoins mectant les mises en contrepoix, je treuve que venons encoires trop court de beaucoup, et estans noz mises ordinaires si grans et que ne les pouvons éviter ains nécessairement, il nous les fault porter si voulons maintenir le pays. Je voys fort peu d'apparence de pouvoir furnir à chose extraordinaire, si ne trouvons quelcque ung qui nous secoure, et me souvient à ce propos de ce qu'aultrefois je vous ay dict que l'on pourroit maintenir ce pays contre toutes les forces du roy d'Espagne l'espace de deux ans, mais qu'alors aurions nécessairement besoing d'estre secouruz, oires que Dieu le peult maintenir sans aultre secours, ainsy qu'il a faict jusques icy, mais i' en parle humainement, et comme les deux ans s'en vont de brieff expirer, il seroit plus que temps que quelcques princes et potentatz nous eussent tendu la main, que s'il ne se treuve aulcun de ceste volonté et que par faulte de secours nous serions perduz, au nom de Dieu, soit !: tousiours aurons cest honneur d'avoir faict ce que nulle aultre nation n'a faict devant nous, assavoir de nous estre deffendus et maintenuz en ung si petit pays contre si grans et horribles effortz de si puissans ennemis sans assistance quelconque. Et quant les

pouvres habitans d'icy, délaisséz de tout le monde, vouldroyent toutesfois opiniasterrer, ainsy qu'ilz ont fait jusques à maintenant, et comme j'espère qu'ilz feront encoires et que Dieu ne nous veuille le chastier et du tout perdre, il cousteroit aux Espaignolz encoires la moictié d'Espagne, tant en biens qu'en hommes, devant qu'ilz auront la fin de nous.

Et afin, Monsieur mon Frère, que puissiez veoir nostre despence ordinaire seulement en gens de guerre et navires, sans y comprendre les choses extraordinaires, comme artillerie, munition, pionniers, fortifications, traictemens des gouverneurs, messagiers, espies, commissaires que l'on envoie deça delà, défroyemens agens ès cours des princes et aultres semblables choses, je vous feray icy ung sommier recueil des gens de guerre et batteaulx que nous avons. Et premièrement avons icy en Zuythollande, soixante et unze compagnies tant françoyses, angloises, escossoises, walonnes que flamenges; en Zéelande quatorze, en Waterlande vingt.

Quant aux batteaulx, nous avons en Hollande six fliesboots vingt aultres navires, tant drummelaer, cromstevens<sup>24</sup>) que hues<sup>25</sup>); en Zéelande unze grandes navires, six fliesbootz et trente cromstevens et hues; en Watt[e]rland huict grandes navires, six galères, cinq fliesboots, dix boyers, et aultres appeléz waterschepen qui font en tout, y comprins les galères, cent et deux batteaulx de guerre qui est tout ce que présentement ie vous sçauois escrire sur l'estat de noz affaires et la nécessité qu'avons d'estre aidéz, espérant en brieff vous envoyer quelcqu'ung qui vous pourra encoires plus particulièrement enclaircir le contenu en ceste.

Et cependant ie vous prie encoires ung bon coup de haster tant que pourrez l'enterprins de Fornesum laquelle je voys bien advantageuse à noz affaires et la treuve aisée à exécuter, moyennant qu'il y at quelcques ungs cognoissans ung peu le pays, ainsy que vous ay mandé par Uffkens, comme aussy luy mesmes en a bonne cognoissance et ie ne sçay homme plus propre à cest effect.

Qui sera l'endroit ou me recommandant très affectueusement en vostre bonne grâce, je supplieray Dieu vous donner, Monsieur mon Frère, en parfaicte santé, heureuse et longue vie.  
Escript à Dordrecht, ce VII<sup>e</sup> jour de May, 1574.  
Vostre bien bon frère à vous faire service,

Guill<sup>e</sup>. de Nassau

- 1) Christoffel, hertog van de Palts.
  - 2) Lodewijk en Hendrik, graven van Nassau.
  - 3) Karel IX.
  - 4) Don Louis de Requesens.
  - 5) Hendrik, hertog van Anjou, koning van Polen, de latere Hendrik III.
- Op verschillende plaatsen staat Bologne voor Pologne.
- 6) Er waren in 't Duitsche Rijk zeven keurvorsten.
  - 7) Hanze-steden.
  - 8) Bestallinge = bestallunge, bestelbrieven, waarop de aanvoerders troepen mochten werven.
  - 9) Elizabeth.
  - 10) Lazarus von Schwendi, een krijgsoverste.
  - 11) Stenzel van Namsloo, een vertrouwensman van den Prins.
  - 12) Ulraert of Vollrath, graaf van Mansveld.
  - 13) Buchard, graaf van Barbi.
  - 14) Friedrich von Rolzhauzen, maarschalk van Hessen.
  - 15) George van Holl, een Duitsch legeraanvoerder, vroeger in dienst van Philips II.
  - 16) Dietrich von Schönberg, aanvoerder van 's Prinsen cavalerie.
  - 17) Paltsgraaf Johan Casimir.
  - 18) Bitsch, een versterking bij Straatsburg tegen Palts-Tweebruggen aan, maar de quaestie, die daarmee was, is mij niet bekend, tenzij het dezelfde is als in 1573 toen de hertog van Lotharingen het graafschap, dat van den graaf van Hanau was, bezette.
  - 19) Petrus Dathenus, een Calvinistisch theoloog, die een groote rol gespeeld heeft.
  - 20) Henri de Bourbon, prins van Condé.
  - 21) Een man van hoogen rang in 't leger van den Prins in 1572.
  - 22) Hij was een Oostfries.
  - 23) Een kasteel in de buurt van Keulen.
  - 24) „Kromstevens - platbeckens - drymmelaers”, vaartuigen, vroeger op de binnenwateren gebruikt.
  - 25) Heude, een platboomd vaartuig met één mast, voerende een gaffel en een stagzeil.

Aan den Heer Graaf Jan van Nassau, mijn welbeminden broeder

Waarde Broeder,

Den laatsten dag van de vorige maand heb ik Uw brieven van den 25sten l.l. ontvangen en het heeft mij zeer verdrotten daaruit te vernemen dat Gij, niettegenstaande al Uw groote moeite, toch niets te weten zijt kunnen komen omtrent den toestand en het welzijn van Hertog Christoffel en van mijn broeders. Men doet voorwaar, zoowel U als mij, groot onrecht met ons hun dood te verbergen, gesteld het Gode behaagd heeft dit aldus te beschikken. Want ik wil U wel verzekeren dat dit verbloemen van de waarheid meer kwaad dan goed doet aan de gansche zaak. Ik, persoonlijk, word er zeer om gelaakt, aangezien allen die er mij naar vragen, vermeenen dat ik hun, uit een of ander wantrouwen, de waarheid verberg. En nu zij zich dat wantrouwen in het hoofd hebben gehaald, praat ieder daar naar genoeg over en de meesten zijn van oordeel dat door deze geheimhouding de zaken geheel en al verloren en hopeloos zijn. Ik beken U dat geen gebeurtenis mij meer verdriet had kunnen berokkenen. Echter moeten wij ons immer aan Gods wil onderwerpen en bouwen op Zijn hoogere beschikking, want Hij, die het bloed van Zijn eenigen Zoon heeft vergoten om Zijn kerk te handhaven, zal niets doen dan wat tot Zijn eer en tot bescherming van Zijn Kerk strekt, ja, zelfs als het in de oogen van de wereld onmogelijk schijnt. En ook, al kwamen wij allen te sterven en al werd dit heele arme volk uitgemoord en verjaagd, dan moeten wij toch volharden in de overtuiging dat God de Zijnen nooit zal verlaten. Hiervan zien wij thans zulk een gedenkwaardig voorbeeld in Frankrijk: nadat daar zooveel Heeren, edellieden en andere personen van alle rangen, geslacht en leeftijd, zoo wreed vermoord werden en een ieder zich het einde en een volkomen uitroeïing van de hervormden en van den godsdienst zelf voor

oogen stelde, zien wij desniettemin dat zij wederom de hoofden hooger dan ooit oprichten en dat de Koning meer zorgen en ergernis heeft dan ooit tevoren. Laten wij hopen dat de Heer God, wiens arm steeds even krachtig blijft, ons eenzelfde macht en mededoogen zal blijven betoonen.

Om nu echter van onderwerp te veranderen en U inzicht te geven in den stand van zaken in deze gewesten, sinds de bewuste nederlaag: Gij kunt er verzekerd van zijn dat het gansche volk hier er zeer door ontsteld is. En des te meer omdat zij zien dat de durf en de moed van onze vijanden zoozeer is aangewakkerd, dat dezen er over beraadslagen om met hun geheele strijdmacht — die zij gemakkelijk en, menschelijkerwijze gesproken, zonder gevaar te loopen, verzamelen kunnen — dit gansche land te overweldigen. En hierin vergissen zij zich geenszins, want zoo er geen volk ter wereld is dat zich spoediger verheugt over eenige goede tijdingen, zoo ook heeft het zijns gelijke niet om zich spoediger terneer te laten slaan door de een of andere noodlottige gebeurtenis. Aldus zie ik hen in zoo groote verslagenheid, dat zij niet weten wat te doen en waarmede te beginnen, overtuigd dat zij geheel en al verloren en van alle redmiddelen verstoken zijn.

Hierbij komt nog deze ramp, dat de nieuwe landvoogd, naar ik hoor, kwijschelding van straf in breeden kring laat uitvaardigen, waarbij hij alle vroegere zaken en iedereen vergeeft, met uitzondering slechts van 14 of 15 personen. Ik geef U te denken of, door deze wijziging van de omstandigheden, gepaard met onzen tegenspoed, niet verscheidene lieden in deze gewesten er toe zullen overgaan zich deze kwijschelding van straf te verzekeren, of zich in elk geval minder ijverig zullen toonen en onwillig om de noodige orde in de zaken te brengen. Om aan al deze moeilijkheden tegemoet te komen, zou het goed zijn eenige middelen te bedenken die hen opnieuw zouden kunnen opwekken.

Gij kunt er, wat mijzelf aangaat, verzekerd van zijn dat ik in dat opzicht mijn plicht, zooveel ik kan, zal betrachten, zooals ik dit totnogtoe gedaan heb. Want ik voorzie duidelijk dat,

wanneer dit land eenmaal aan zijn lot wordt overgelaten en onder het juk en de heerschappij der Spanjaarden wordt teruggebracht, de hervormde godsdienst in alle andere landen waar hij beleden wordt, er zeer sterk den terugslag van zal ondervinden, ja zelfs, menschelijkerwijze gesproken, kans loopt voor immer te worden uitgeroeid, zonder dat er haast een vonkje van overblijft.

De Duitschers zouden mettertijd deze schadelijke gevolgen wel kunnen bemerken, evenals ook de Engelschen, die in afwachting van den gang en afloop van onze zaken — uit groote voorzichtigheid, naar zij meenden — steeds tijd hebben trachten te winnen. En de arme Franschen die, om der wille van den godsdienst, opnieuw zoo bereidwillig de wapens hebben opgenomen, zullen in nog grooter verlegenheid geraken. Want, verondersteld, hetgeen God verhoede, dat dit land verloren ging, dan ware te vreezen dat de Koning van Frankrijk een nieuw verbond zou sluiten met den Koning van Spanje, om zoo mogelijk, eens en voor àl dezen godsdienst uit te roeien. En ik voor mij geloof dat de schijn, dien de Koningen van Frankrijk en Polen zich gegeven hebben om ons te begunstigen en te helpen, veeleer voortkwam uit de vrees die zij koesterden dat Hertog Christoffel en mijn broeders zich bij de belijders van den hervormden godsdienst in Frankrijk zouden aangesloten hebben, dan dat zij ons werkelijk iets goeds toewenschen. Hoe het nu ook zij, wij moeten de middelen zien te vinden om geholpen te worden, temeer omdat wij het op den duur niet zouden kunnen volhouden, noch zulke groote kosten kunnen blijven dragen. Dit doet mij U met den meest hartelijken aandrang die maar mogelijk is, vragen, er Uw geheele verstand en Uw vijf zinnen op te zetten een goede uitkomst te bedenken. En naar mijn meening zouden wij er het snelst mee gebaat zijn, wanneer de Duitse vorsten een flinke som gelds wilden voorschieten, om de noodige infanterie zoowel als cavalerie aan te werven. Men zou dan onderwijl met den Koning van Frankrijk in onderhandelingen moeten treden, opdat Z.M. de voldoening smake met zijn onderdanen tot een vaste



overeenstemming te geraken, door hun de vrije uitoefening van hun godsdienst, onder waarborg van alle veiligheid, toe te staan. Zodoende zou hij zijn strijdmachten, met die van den Koning van Polen en van de hervormden, tegen den Koning van Spanje kunnen keeren. De lichting van troepen in Duitschland zou hem ook tot hulp en steun komen en dit des te zekerder, omdat de Koning van Spanje nooit zou vermoeden dat een dergelijke lichting tegen hem en ten dienste van den Koning van Frankrijk plaats had. En om den Koning van Frankrijk hiertoe nog meer aan te moedigen, ware het wenschelijk dat de Duitsche vorsten hem beloofden dat zij, indien hij zijn onderdanen toestond den hervormden godsdienst te belijden, en vrijelijk uit te oefenen, een verbond met hem zouden sluiten, om hem te helpen en hem te verdedigen tegen ieder die hem om die reden zou willen beledigen of aanvallen. Ook geloof ik dat men dit land er wel toe zou kunnen brengen zich geheel en al onder de bescherming, de instellingen en de verordeningen van het Heilige Rijk te plaatsen en evenveel bij te dragen als drie keurvorsten; voorts een of ander verbond met de Hanzesteden te sluiten, al naar men dit het best zou achten, waarbij men nog een andere mogelijkheid zou kunnen voorstellen, iets, waaromtrent Gij van advies zoudt kunnen dienen. Want ik wil U wel openlijk bekennen dat mijn hoofd zoo dof is van de groote menigte zaken die het doen omloopen en ook van verdriet en neerslachtigheid over het verlies van Hertog Christoffel en van mijn broeders, aan wier dood ik niet twijfel, dat ik nog maar nauwelijks weet wat ik doe. Toch moeten wij dit, als het Gods wil is geweest, geduldig dragen. Dit voor oogen houdende en om niet op dit droeve onderwerp terug te komen, zal ik er toe overgaan Uw brieven, waarvan reeds sprake is geweest, te beantwoorden. Gij legt mij daarin drie punten, of vragen voor: ten eerste, welken aanvoerder of commissaris-generaal men zou kunnen kiezen en aan het hoofd plaatsen van de krijgslieden daarginds; ten tweede, welke voorwaarden van aanwerving en welke waarborgen men zou willen stellen; en wat het derde punt

betreft, waar men met die manschappen, zoowel te voet als te paard, door zou kunnen trekken.

Ter beantwoording van deze punten wil ik U in de eerste plaats zeggen dat het, wat den aanvoerder aangaat, meer dan noodzakelijk is dat er een is, om zoowel de Duitsche als de Waalsche troepen te vergezellen en te leiden. Maar ik weet niemand, omdat wij beroofd zijn van hen op wie ik zoozeer gebouwd en al mijn hoop gesteld had. Want wat U betreft, hoewel voorzeker niemand geschikter en bekwamer zou zijn, toch zou ik U dit nooit durven opdringen, omdat ik zeer wel weet dat er geen enkele reden is om ons gansche Huis aan ondergang bloot te stellen.

Bovendien is het noodig dat daarginds altijd iemand is die, zoowel met de vorsten van Duitschland als met andere machthebbers en steden, de briefwisseling onderhoudt. Dit kan niemand beter doen dan Gij, deels om de algeheele toewijding die ik weet dat Gij voor onze rechtvaardige zaak hebt, deels omdat Gij zeer grondig van de meeste onzer aangelegenheden op de hoogte zijt. Gij kent zelfs de onderhandelingen die gevoerd zijn met de Koningen van Frankrijk en Polen, de Koningin van Engeland en de andere vorsten en steden. Ook van de Ligue — het belangrijkste punt — weet Gij af, en zij zou, wanneer zij zeer spoedig in werking kon treden, ons een groote verlichting brengen.

Ik weet dat er verschillende goede en dappere legeraanvoerders in Duitschland zijn, maar degene die ons van werkelijk nut zou zijn, zou onze zaak met zijn hart moeten aanhangen, en er mee bezielde zijn alsof het zijn eigen aangelegenheid betrof, zonder ook maar eenigszins met zijn persoonlijke belangen vervuld te zijn. Voorts zou het een vereischte zijn dat hij bekend ware met de Fransche taal. In dit opzicht zou ik niemand geschikter vinden dan Kolonel Schwendi, maar ik weet wel dat wij hem niet zouden kunnen krijgen. Ik noem hem dan ook alleen maar als voorbeeld, opdat wij iemand kiezen die de eigenschappen van genoemden Schwendi het dichtst mogelijk benadert. Ik heb er eenigen aan Stenzel opgenoemd om U daarvan verslag te doen,

onder anderen Graaf Ulraert van Mansveld, Graaf van Barbi, Maarschalk van Hessen, Graaf van Holl, Dietrich van Schönberg, want anderen weet ik er op het oogenblik niet.

Wat den vorsten aangaat, weet ik er niet één die er de moeite voor over zou hebben, en onder allen die ik heb opgenoemd is er niemand die de Fransche taal kent, behalve Dietrich van Schönberg. En daar ik niemand weet die ons van meer nut zou zijn — gesteld dat hij het op zich zou willen nemen — zie ik geen enkele reden die ons zou moeten verhinderen hem te benoemen, tenzij omdat hij op slechten voet zou kunnen staan met den Paltzgraaf, ofwel met de Graven, naar aanleiding van de zaak van Bitsch, of omdat hij in dienst is van den Spaanschen koning, of om een andere dergelijke reden. Nochtans laat ik alles aan U en aan onze andere Heeren en vrienden over, en ik meen dat het wel goed zou zijn ook het oordeel van den Heer Dathenus in te winnen.

Ik heb sindsdien nog een andere mogelijkheid bedacht, namelijk om den Prins van Condé — daar hij naar ik verneem, in Heidelberg is aangekomen — er toe te brengen iets in die zaak te laten ondernemen, en hem door een derde — niet alsof het denkbeeld van U kwam — te laten polsen of hij de opdracht zou willen aanvaarden om de krijgslieden naar dit land te brengen; men zou hem dan Dietrich van Schönberg, of iemand anders, tot luitenant kunnen geven. En om genoemden Prins des te gereeder hiertoe te brengen, zou het dienstig zijn dat men er hem op wees hoezeer hij zodoende de belangen van Frankrijk zou bevorderen. Want in de eerste plaats zou hij een hevige ijverzucht bij den Koning opwekken, ook kan hij, als hij hier is, ieder oogenblik tijding en advies uit Frankrijk ontvangen. Hij kan zich veel gemakkelijker in Frankrijk terugtrekken — hetzij te La Rochelle of elders — wanneer hij den tijd hiervoor ziet komen en het noodig zal achten. Van hieruit kan hij met de Duitschers onderhandelen, in geval hij het wenschelijk acht eenige troepen aan te werven. Hij kan schepen uitrusten om onze lieden in La Rochelle of elders in Frankrijk te hulp te komen: in dit opzicht hebben wij, Gode zij

dank, goede en groote middelen om hem te helpen. Hij zal dit gansche land verplichten om hem en zijn partijgenooten van dienst en hulp te zijn. Indien de Koning van Frankrijk eenig verdrag wil sluiten met de personen in dit land, en ons tot steun soldaten en schepen wil zenden, zal hij genoodzaakt zijn er genoemden Prins heen te sturen, omdat de Staten niemand anders dan hem zouden willen vertrouwen, vanwege den grooten dienst dien hij hun betoond zou hebben, door hun die hulp en strijdmachten te hebben gebracht. Aldus zal hij de strijdmachten der vijanden in de hand hebben en door den Koning geëerbiedigd en gevreesd worden, zonder nog andere gunstige zaken te noemen, die hiervan voor hem en de hervormden in Frankrijk het gevolg zouden zijn. Door dergelijke verlokkenende opsommingen kan degene die hem de zaak uiteen zal zetten, hem tot het gewenschte inzicht brengen, en dit is alles, waarde broeder, wat ik U aangaande dit eerste punt zou weten te zeggen.

Ten opzichte van het tweede punt, dat de voorwaarden van aanstelling en den waarborg betreft, hierover kan ik U niets anders zeggen dan, ten eerste, dat wij van de krijgslieden moeten hooren welken waarborg zij vragen, aangezien wij niet bij machte zijn hun iets anders dan schuldbrieven van de Staten te geven. Temeer omdat ik er niet aan twijfel of geen stad in Duitschland zou zich ten onzen bate waarborg willen stellen, want zij zouden vreezen hiermee de verontwaardiging van den Keizer of van den Koning van Spanje op te wekken. Maar, als de Vorsten, met den Koning van Frankrijk, of dien van Polen, ons voor drie of vier maanden crediet wilden verleen, en zij zich voor het overige tevreden wilden stellen met de schuldbrieven van de Staten, dan vermeen ik dat er van dezen kant hoegenaamd geen bezwaren zouden zijn. Wat de werving betreft, moeten wij er voor zorgen dat deze op de voor ons voordeeligste wijze geschiedt, echter lijkt het mij niet zeer waarschijnlijk dat zulks ons minder zal kosten dan indertijd die van Ernst van Mandelsloo.

Maar aangezien de vijand zooveel tijd heeft gehad om zich te wapenen, schijnt het mij toe, dat, als wij slechts drie of vierduizend paarden laten aanwerven, wij daar niet veel voordeel van zullen hebben, want ik denk dat de vijand zesduizend paarden in het veld zal kunnen brengen. Daarom vermeen ik dat het doelmatiger zou zijn de Franschen en Walen, met eenige Duitsche pikeniërs en duizend paarden samen te brengen, ofwel zonder paarden, en hen dadelijk naar Emden te laten oprukken, voor den veldtocht tegen Farnesum, waaromtrent Pompejus Uffkens U namens mij bericht heeft.

Anders ware het te vreezen dat, wanneer de manschappen van Carpen lang dáár werden gelaten, waar zij zijn, zij ten slotte door de vijanden verslagen zouden worden, of dat die vijanden hun, met hun cavalerie den doortocht zouden afsnijden, zoodat zij daarna de zee niet meer konden bereiken. Om die reden heb ik U genoemden Uffkens, die dien geheelen doorgang kent, gezonden, opdat hij U van alles op de hoogte stelle. En het zou goed zijn om, zoodra Gij met hem beraadslaagd zult hebben, te overwegen of men zich van genoemd Farnesum zou kunnen meester maken, of in geval dit niet mogelijk zou zijn, er over te denken waar men zich in alle veiligheid zou kunnen inschepen, hetzij bij Emden, bij Bremen, of elders in die streken. Want ik zie geen goede mogelijkheid om over land hier naar ons toe te komen, tenzij men zoo sterk is dat men altijd slag kan leveren tegen den vijand. Slechts deze twee wegen staan open en nu de doortocht over land aan dezen kant van de Maas thans niet uitvoerbaar is — om bovenvermelde redenen — blijft ons alleen den weg over zee te kiezen, waartoe men noodzakelijk zal moeten besluiten. En om dezen weg te nemen zal men niet veel cavalerie van noode hebben; het zou ons echter zeer dienstig zijn den schijn aan te nemen alsof wij er een groote aanwerving van deden, ten einde den vijand om den tuin te leiden.

Ook zou het, met het oog op alle gebeurlijkheden, raadzaam zijn altijd vier- of vijfduizend paarden bij de hand te houden,

om die ter beschikking te hebben bij buitengewone gelegenheden en kansen die de Heer God ons zou willen schenken; gesteld ook dat het den Vorsten zou behagen om te besluiten ons te helpen, dan zouden deze paarden ons zeer te pas komen.

Wat het geld betreft, de Staten, die op het oogenblik vergaderen, hebben mij een bedrag van honderdvijftig duizend gulden per maand toegezegd, voor de duur van zes maanden, of zoolang het noodig zal zijn, hetgeen voorwaar een mooie en groote som is en het verwondert mij dat zij haar, nadat het land zoodanig vertreden en verwoest is, nog kunnen vinden. Niettemin, wanneer ik de uitgaven hier tegenop weeg, dan bevind ik dat wij nog veel te kort komen. En daar onze gewone onkosten zoo groot zijn en wij die niet vermijden kunnen, maar hen noodzakelijk moeten dragen, indien wij het land willen behouden, zie ik weinig kans om in buitengewone omstandigheden te voorzien, tenzij wij iemand vinden die ons helpt. Naar aanleiding hiervan herinner ik mij dat ik U vroeger gezegd heb, dat men dit land gedurende een tijdruimte van twee jaar tegen alle strijdmachten van den Koning van Spanje zou kunnen handhaven, maar dat wij dan noodzakelijk hulp noodig zouden hebben. Voorzeker kan God ons land zonder andere hulp behouden, zooals Hij tot nog toe heeft gedaan, maar ik spreek hier menschelijkerwijze. En nu die twee jaar weldra ten einde loopen, zou het hoog tijd zijn dat eenige Vorsten en machthebbers ons hun steun verleenden. Ware er echter geen enkele te vinden die dit zou willen, en zouden wij door gebrek aan hulp ten onder gaan, in Gods naam, dan zij het zoo ! Ons blijft dan toch altijd de eer, gedaan te hebben wat geen ander volk vóór ons gedaan heeft, teweten, dat wij ons in zulk een klein land, zonder eenigen bijstand, verdedigd en in stand gehouden hebben, tegen zoo groote en verschrikkelijke krachtsinspanningen van zulke machtige vijanden. En wanneer de arme inwoners hier, door iedereen verlaten, toch wilden volharden, zooals zij tot nog toe gedaan hebben, en zooals ik hoop dat zij zullen blijven doen, en

wanneer God ons wil kastijden en geheel ten onder doen gaan, dan zou het den Spanjaarden nòg de helft van Spanje kosten — zoowel in goederen als menschen — voordat zij met ons hadden afgedaan.

En nu, waarde Broeder, zal ik U een beknopt overzicht geven van de krijgslieden en schepen die wij bezitten, opdat Gij onze gewone uitgaven kunt overzien: alleen wat schepen en krijgslieden betreft en de buitengewone zaken niet inbegrepen, als: artillerie, munitie, verkenners, vestingwerken, bezoldiging der gouverneurs, boodschappers, spionnen, afgevaardigden die men hier en daar heen stuurt, bestrijding der kosten van commissarissen aan de hoven der vorsten en wat dies meer zij. Ten eerste hebben wij hier in Zuidholland eenenzeventig compagnieën, zoowel Fransche, Engelsche, Schotsche en Waalsche als Nederlandsche; veertien in Zeeland, twintig in Waterland.

Wat de vaartuigen betreft, wij hebben in Holland zes vliebooten en twintig andere schepen, zoowel drommelers, kromstevens, als heuden. In Zeeland elf groote schepen, zes vliebooten en dertig kromstevens en heuden. In Waterland acht groote schepen, zes galeien, vijf vliebooten, tien boeiers en andere „waterschepen” genaamd. Deze alle te zamen geteld, vormen — met inbegrip van de galeien — honderd en twee oorlogsschepen. Dit is alles wat ik U op het oogenblik zou weten te schrijven over den stand van onze zaken en over de noodzakelijkheid waarin wij ons bevinden om geholpen te worden. Binnenkort hoop ik U iemand te zenden die U nog meer in het bijzonder omtrent den inhoud van dezen brief kan inlichten.

Ondertusschen verzoek ik U nogmaals uitdrukkelijk den veldtocht tegen Farnesum zooveel mogelijk te bespoedigen. Ik acht deze zeer voordeelig voor onze zaken en gemakkelijk uitvoerbaar, aangezien er enkelen zijn die het land eenigszins kennen, zooals ik U door Uffkens heb laten mededeelen. Ook hijzelf kent het zeer goed en ik weet niemand die geschikter voor dat doel zou zijn.

Tot zoover gekomen, blijft mij over mij zeer hartelijk in Uw goede gezindheid aan te bevelen en God te smeeken, waarde Broeder, U in goede gezondheid, een gelukkig en lang leven te schenken.

Dordrecht, den 7den Mei, 1574.

Uw getrouwe en dienstvaardige broeder,

Willem van Nassau